

À la mémoire de Ilda, en souvenir de la longue collaboration qui nous a unis

À la racine de quelques légendes contemporaines, dites aussi métropolitaines, en Vallée d'Aoste

Alexis Bétemps

J'avais la sensation de connaître Ilda depuis toujours. Pourtant, nous ne nous sommes jamais vraiment fréquentés : je ne connaissais pas sa famille et je ne savais même pas où elle habitait exactement. On se rencontrait au syndicat, au Centre de Français au temps de Mlle Viglino, à l'occasion des Concours Cerlogne ensuite, puis dans le Bureau de Présidence du Centre d'Études francoprovençales et encore, à la Société d'archéologie et lors des différentes manifestations culturelles valdôtaines. Petit à petit, un lien d'affinités s'est établi entre nous et il nous a toujours permis de nous comprendre sans trop de paroles. C'était moi surtout qui avais besoin d'elle : « Ilda, pourrais-tu rédiger un article pour le Bulletin ? Pourrais-tu nous trouver une vieille pince à châtaignes pour l'exposition ? Serais-tu disponible pour rencontrer un jeune étudiant qui s'occupe de patois ? » Et Ilda : « Je ne sais pas ce que je pourrais faire ! Mais si tu as besoin, je vais essayer... » Sa modestie était directement proportionnelle aux connaissances qu'elle avait accumulées sur la culture populaire valdôtaine, de Donnas en particulier, et sa générosité intellectuelle était sans limites. Et, comme tant d'autres, j'en ai profité moi aussi. Merci encore, Ilda !

Le sujet du petit essai que je veux dédier à la mémoire d'une vaillante collaboratrice et amie sincère est sur un sujet qui, d'un premier abord, peut paraître étrange et pas trop pertinent : les légendes métropolitaines recueillies en Vallée d'Aoste dans les milieux patoisants. Je n'ai jamais eu l'occasion d'en parler avec Ilda, mais, ayant connu sa sensibilité et ses intérêts culturels, je suis certain qu'elle aurait apprécié ce choix. Et qu'elle aurait contribué à enrichir ma collecte.

LÉGENDES MÉTROPOLITAINES, LÉGENDES CONTEMPORAINES

Jusqu'aujourd'hui, en Vallée d'Aoste, on a plutôt collecté des légendes tout court, sans adjectifs qualificatifs. En plus, l'adjectif métropolitaine évoque quelque chose qui paraît bien distant du monde agropastoral auquel le patois semble lié. C'est pour cela que certains auteurs, à juste raison, parlent plutôt de légendes modernes ou contemporaines. C'est ainsi que, d'or en avant, je vais appeler les récits insolites et invraisemblables qu'on raconte avec conviction, comme s'ils étaient vrais. Les protagonistes des légendes sont des personnes qu'on connaît ou, le plus souvent, des parents ou amis de quelqu'un qu'on connaît... Aussi, pour que la vérification ne soit pas si immédiate ! Ces légendes peuvent être anodines,

racontées pour le plaisir, comme une blague quelconque, mais, elles peuvent aussi être diffusées pour l'intérêt de groupes ou de catégories qui en sont à l'origine. Elles sont modernes et elles ont abandonné la panoplie d'êtres fantastiques qui peuplaient les légendes anciennes : *fées* et *sorcières*, *gnomes* et *dragons*, *potions magiques* et *talismans*. Pour être crédibles, elles peuvent être improbables, mais jamais impossibles. Les temps modernes l'exigent...

Vers la fin des années quatre-vingt, Christian Abry, dialectologue et anthropologue de Grenoble, m'avait questionné sur la diffusion éventuelle de "légendes métropolitaines" en Vallée d'Aoste. À l'époque, j'étais plutôt intéressé à la collecte du patrimoine immatériel traditionnel et, probablement, l'adjectif "métropolitaine" m'avait un peu choqué. Je lui ai donc répondu que je n'en connaissais pas, sans trop enquêter. Mais, à partir de ce moment, la graine avait été jetée et j'ai commencé à prendre note de tout ce qui me semblait rentrer dans la définition de légende métropolitaine, d'après les explications reçues par Christian. C'est ainsi que j'en ai collectées un certain nombre. Quelques unes, je les ai tirées de mes souvenirs personnels mais, la plupart, je les ai entendues raconter au cours de ces dernières années. Je n'ai retenu que celles qui sont racontées en patois, puisque la langue est la discriminante que je me suis donné. Malheureusement, je ne peux pas faire référence à un corpus d'enregistrements sonores et je dois me contenter ici de mes notes. Il est assez difficile d'enquêter sur ces légendes. Questionnés, les témoins déclarent ne pas en connaître. Puis, elles sortent inattendues de conversations autour d'une table dressée, ou sur le train, au cours d'un voyage ou au bureau, pendant la pause café. Toujours quand on n'a pas le magnétophone disponible ! Et encore, pour être une légende contemporaine, il ne suffit pas que le récit soit dit, soit raconté comme étant vrai, soit captivant et improbable. Il doit être surtout confirmé par d'autres informateurs et attribué à des protagonistes différents, dans des lieux différents. Ce qui fait que c'est toujours "après" qu'on se rend compte d'avoir entendu une légende contemporaine. À moins qu'on ne l'ait pas déjà classée, bien sûr... Dans ce cas, c'est une attestation en plus, ce qui est une bonne chose.

LE TEMPS MÉTÉOROLOGIQUE

Le fait que les légendes soient modernes n'implique pas qu'elles soient libres de tout conditionnement culturel ancestral. Bien au contraire : elles s'inspirent souvent à des anciens usages ritualisés et reprennent de vieilles croyances. Celles liées au temps atmosphérique, par exemple. Dans les sociétés agropastorales, les gens étaient très attentifs aux "remarques", aux observations qui auraient permis de prévoir le temps à venir : le comportement des animaux, les anomalies de la flore ou, tout simplement, l'influence des saints calendaires. Quand la prévision ne s'avérait pas, plutôt que de mettre en discussion la fiabilité des remarques, on

cherchait des explications ailleurs. Pendant la dernière guerre mondiale, il y a eu des années où les haricots avaient connu la difficulté de *grouillé*, mettre la gousse, et les gens attribuaient cela au passage fréquent des avions bombardiers ; la guerre terminée, les excès climatiques, que ce soit la sécheresse ou les pluies torrentielles, étaient attribués aux fusées que russes et américains envoyaient vers la lune. Chacun développait ce maigre canevas en l'enrichissant avec des détails et de prétendues observations jusqu'à en faire un récit articulé. Quand à la foudre, la *péra-foudra*, accident atmosphérique particulièrement redouté, on racontait qu'elle déshabillait intégralement les malheureux qu'elle frappait et qu'elle les laissait tout nus, sous la pluie torrentielle. La foudre était particulièrement fréquente en altitude, à l'alpage, où elle n'épargnait même pas les animaux, les vaches en particulier. Les chroniques locales relatent parfois de véritables catastrophes comme celle d'un alpage d'Issime où 22 vaches ont été tuées par la foudre¹. La tradition orale est plus précise encore et raconte que la foudre, qui entre dans les étables, tue alternativement les vaches liées, l'une oui et l'autre non. Ce récit est aussi reporté dans une chronique locale en Val Sangone, contrefort extrême de l'aire francoprovençale au sud des Alpes². L'aire de diffusion de ces légendes est donc souvent bien plus étendue qu'on ne l'imagine.

LES ANIMAUX SAUVAGES

Les animaux sauvages ont souvent inspiré des légendes modernes. Le rapport traditionnel homme/animal est remis en cause par une nouvelle perception citadine et "scientifique" du sauvage. Rien de plus normal qu'il y ait une réaction. Nos ancêtres appréciaient les animaux sauvages, surtout comme gibier. Et ceux qui étaient considérés dangereux, il fallait, si possible, les éliminer. Les récits épiques de l'homme fort et courageux, qui, dans les différentes paroisses, avait libéré la population du dernier ours ou du dernier loup, faisaient rêver les enfants qui les écoutaient lors des veillées. Plusieurs textes, inspirés par ces faits, flottant entre mythe et réalité, ont enrichi la littérature populaire valdôtaine³. Dans les années septante, une nouvelle sensibilité à l'égard des animaux sauvages, *ours*, *lynx* et *loups*, a pris forme et elle tend à s'affirmer dans les institutions. Les animaux sauvages ne sont plus des ennemis potentiels de l'homme, mais des éléments importants pour l'équilibre de l'écosystème mondial. Ils méritent donc d'être protégés et, si possible, réintroduits dans les espaces jadis occupés.

Le Parc national du Grand-Paradis, né pour la sauvegarde du gibier royal sous toutes ses formes, avec la République, devient réserve naturelle et, en tant que telle, agit pour la protection des espèces conservées, qu'elles soient animales ou végétales. Petit à petit, sa politique entre en conflit avec les exigences des paysans qui y habitent et de nombreux contentieux surgissent : pour la présence dans le Parc des animaux domestiques, pour la restauration des alpages, pour la création de pistes, etc.

4 juillet 2014
Vernissage de l'exposition sur la littérature
francoprovençale à Saint-Nicolas.
Spectacle du soir en plein air.

(photo Bruno Domaine)

Le loup cervier, alias le lynx

Au début des années septante, la direction du Parc fait savoir qu'elle a l'intention de réintroduire le lynx, le loup-cervier, *lo lòou serveillón* en francoprovençal, qui n'avait vraiment pas laissé un bon souvenir de sa présence anciennement dans nos bois. Les familles se plaignent, les administrateurs locaux protestent, mais monsieur Framarin, le directeur du Parc de l'époque, imperturbable, continue sur le sentier entrepris. Les jeunes Valdôtains des Centres Culturels⁴ décident alors d'intervenir. C'est probablement un des derniers sur-



sauts de la paysannerie valdôtaine, partiellement régénérée, pour défendre le système social qu'elle s'était bâti au cours des siècles. Les jeunes, un mixte de paysans et d'intellectuels, organisent une manifestation qu'on pourrait définir moderne, avec cortège, chefs de file, slogans, sur panneaux ou bien hurlés⁵. Comme on le voit dans les grandes manifestations citadines de l'époque ! Les murs, non plus, ne sont pas épargnés. Il y a quelques années à peine, un extraordinaire PNGP = SPQR (Parc National du Grand-Paradis = *Senatus PopulusQue Romanorum*) était encore bien lisible. Il avait été badigeonné à l'époque, sur le mur de la route qui monte vers Rhêmes-Saint-Georges. Le cortège est accueilli dans une salle où les responsables du Parc essaient d'expliquer les raisons qui les ont poussés à promouvoir la réintroduction du lynx. Puis le débat s'ensuit : un manifestant prend la parole et commence à raconter que sa vieille tante, lors d'une nuit sombre sans lune, en traversant la forêt, avait été autrefois attaquée par *le lòou serveillón*, qui lui avait planté ses griffes à la nuque. Elle n'en est pas morte, mais il s'en fallut de peu... D'autres ont repris la parole et ont renchéri la dose : tout le monde semblait avoir un parent ou un voisin qui avait eu une malencontreuse rencontre avec le lynx. À la fin, chacun est rentré chez soi satisfait. Puis, un couple de lynx, à ce qu'il paraît, a été libéré dans le Parc, mais, deux ans après, personne ne l'avait

encore rencontré : ni le couple, ni leurs descendants présumés. Et c'est ainsi que les gens ont commencé à raconter que les gardes du Parc s'étaient trompés et, qu'au lieu d'un couple, ils avaient libéré deux mâles...

Le loup

Après le lynx, le loup. Cet animal a dans son palmarès une longue carrière de croquemitaine, en Vallée d'Aoste et ailleurs. Le loup avait disparu de nos montagnes vers la fin du XIX^e siècle, tout en gardant une place de choix dans les récits de veillée où il jouait, naturellement, le rôle du méchant. Depuis quelques années, il est revenu, en chair et en os. Il est arrivé de France, dit-on, mais, en France, on dit qu'il est arrivé d'Italie... Ainsi, plus ou moins consciemment, les gens ont exhumé les anciennes légendes, avec des adaptations de détail. Autrefois, à Doues, on racontait d'une mendiante trouvée morte, le long d'un sentier, déchirée par le loup. On parlait aussi d'un nommé Bernard Blanc qui, une nuit, se sauva en faisant se dépêcher le mulet et en allumant des torches qu'il avait sur lui, tout à fait par hasard. À Ayas, à la même période, un loup avait emporté un petit berger d'Antagnod et la famille ne put que récupérer ses pauvres restes déchiquetés⁶. Maintenant, on évoque les légendes du passé, mais, pour le présent, on n'ose pas parler d'attaques aux personnes, ces propos seraient trop faciles à vérifier. Les nouvelles légendes traitent d'animaux blessés ou épouvantés par le fauve au point de se tuer en tombant dans des ravins. Certes, ce genre d'accidents sont bien possibles, ils sont probablement arrivés, mais ce qui fait la légende sont les nombreux cas cités, survenus des jours différents dans des lieux différents. Quant à l'ours, dont le souvenir est à l'origine de nombreuses croyances en Vallée d'Aoste, probablement très anciennes, il n'a pas encore été réintroduit...

Les serpents

Porteurs des préjugés judéo-chrétiens, les Valdôtains détestaient les serpents, qu'ils aient été venimeux ou inoffensifs. C'est sous la forme de serpent que le diable a tenté Ève dans les jardins de l'Éden. Il est vrai que la Sainte-Vierge lui a écrasé la tête de ses talons, mais cela ne les rassurait pas suffisamment. Il faut s'en méfier et prendre des précautions : si possible, quand on patauge dans l'herbe, il faut porter des chaussures hautes et dures pour que les reptiles se cassent la dent et perdent le venin si jamais ils attaquent. Il faut aussi se munir d'une branche flexible et asséner un bon coup sur le dos du serpent. Si on lui casse l'épine dorsale, il ne peut plus se déplacer. Puis, pour le tuer il faut l'étrangler. On racontait que quelqu'un avait coupé un serpent en petits morceaux et qui l'avait jeté dans la Doire⁷. Peine inutile : de quelque manière les morceaux s'étaient retrouvés et le serpent s'était reconstitué. Pour s'en débarrasser, il faut donc l'étrangler avec une ficelle. On l'attire avec du pain au lait mâché au préalable et pendant que le ser-

LA CHERP QUÉ BIITSAVE LA VATSE

'Heulla y é 'na cōngua vèra.

'N' so, outie Quiapèi, 'na femala, quan la
matèn allòre biitsi trouare la vatsè dea
biitsèye.

'Na nèt y at allè vèrè qui ire lou lèdre
é y a vè qué ire 'na cherp qué pipase
lou lèké da vatsè.

V.V.A.A.



LE SERPENT QUI TRAYAIT LA VACHE

C'est une histoire vraie.

Autrefois, au lieu-dit *Quiapèi*, une femme qui allait traire sa vache la trouvait toujours sans lait.

Un soir, elle décida de vérifier qui était le voleur et vit un serpent qui tétait la vache.

pent est occupé par son repas, il faut lui passer le nœud autour du cou et tirer. Le serpent est friand de lait et il est même capable de se servir directement en buvant au pis de la vache. Il faut se méfier quand on a des bébés qui tètent encore. L'odeur du lait attire le serpent qui pourrait entrer par la bouche du bébé et atteindre le lait dans l'estomac. Ainsi, les mères, quand elles vont travailler en campagne avec le berceau, mettent dessus des fleurs de vipérine qui éloignent les serpents, paraît-il. La pomme bénite le jour des Rameaux et mangée à Pâques le matin à jeûn avait aussi le pouvoir de garder au loin les serpents. En plus, quelques saints, comme saint Théodule, avaient libéré de vastes zones de tout reptile. Grâce à leur intervention, dans certains endroits, on pouvait être à peu près sûr... On croyait aussi que les serpents avaient le pouvoir d'hypnotiser les oiseaux rien qu'en les fixant dans les yeux. À Sorreley (Saint-Christophe), on apprenait aux enfants, qui s'amusaient à chercher les nids, à ne jamais les indiquer du doigt parce que les serpents l'auraient compris. Ainsi, le premier qui voyait un nid le montrait du poing bien fermé⁸.

Quand, il y a quelques décennies, les serpents ont été réhabilités par les écologistes et ont été déclarés espèces protégées, la chose n'a pas du tout été comprise par les Valdôtains d'une certaine génération, qui ont continué à combattre les serpents à leur façon, leur brisant l'épine dorsale quand l'occasion se présentait. Mais, avec l'abandon progressif de l'agriculture de montagne et l'augmentation conséquente des terrains en friche, les reptiles ont tiré bénéfice de conditions environnementales favorables et se sont considérablement multipliés. Pour expliquer cela, une légende moderne très répandue est née : les responsables de la prolifération sont les gardes-forêts, car ils "sèment" les serpents, en vidant d'hélicoptère de grands seaux pleins de serpenteaux, qui se dispersent dans les friches et qui se multiplient...

Les animaux domestiques

L'animal domestique, qui a inspiré le plus de légendes contemporaines, est le *chat*. Dans nos campagnes, le chat n'était pas un animal de compagnie. Il était surtout un chasseur de souris et, parfois de serpents. Pour que l'envie de la chasse soit toujours bien forte, on le nourrissait le moins possible. C'est pour cela qu'il devenait parfois voleur et entraînait en conflit avec les ménagères. Il y avait toujours au moins un chat dans la famille, deux pour les gérants des grands alpages, parce que un chat devait assurer ses services à l'alpage, pendant les cent jours d'été, afin de protéger les fromages essentiellement. Pour le déplacement, on le cachait dans un sac de jute aux mailles suffisamment larges pour qu'il respire et on mettait le tout dans une des besaces du mulet : le chat n'est pas comme le chien qui suit son maître. En principe, à la Saint-Michel, il descendait avec le troupeau et les *armaillis*. Comme cela arrive souvent, au moment du départ du troupeau, le chat était ailleurs et personne n'avait le temps d'aller le chercher. De toute façon, un chat se remplace. On raconte, en citant l'alpage, que souvent, quelques mois après

la *dézalpa*, le chat regagnait son village, maigre comme un clou. Pourtant, il n'était pas censé connaître le chemin ayant fait la montée à l'aveuglette. Comment avait-il pu suivre correctement le parcours ?

Mais, la plus extraordinaire légende, avec le chat comme protagoniste, est une autre. Dans toute la Vallée d'Aoste, jusque dans les années 1970/80, pendant la période de Noël, les jeunes cuisinaient le chat. C'était surtout les conscrits qui organisaient le tout, mais ils pouvaient inviter au repas d'autres personnes. Pour se procurer le chat, il fallait se débrouiller, mais ce n'était pas très compliqué. Ce repas rituel était pratiqué dans toutes les Alpes, sur les deux versants⁹. Cependant, ce n'est pas que tout le monde, parmi la population, aimait le fricandeau de viande de chat. On raconte à ce propos d'un jeune, le cousin d'un ami commun, qui a été invité à un repas entre amis où le plat fort était représenté par le lapin, cuisiné d'une manière particulière. Ce repas, long, copieux et plein de bonne humeur, s'est conclu dans la satisfaction générale et on a applaudi chaleureusement le chef. Voilà qu'arrive alors un plateau, garni de quatre têtes de chats ! Tous les complices, parmi les convives, se sont mis à chanter en chœur : « miaou, miaou... ».

UN PETIT VERRE DE GÉNÉPI

La récolte des herbes, pour se nourrir ou pour se soigner, était généralisée dans nos montagnes. Qui plus, qui moins, tout le monde connaissait les herbes et leur usage, les ménagères en particulier. Par contre, les familles qui intégraient leurs revenus par la vente d'herbes officinales étaient plus rares. C'étaient en général des bergers ou des travailleurs de l'alpage qui pratiquaient cette activité, attestée dans les Alpes depuis le XVIII^e siècle au moins. Les herbes étaient séchées à l'ombre et vendues à des marchands de la plaine qui, à leur tour, fournissaient les fabricants de liqueurs. La famille gardait parfois quelques plants pour la petite pharmacie domestique, mais elle ne s'aventurait presque jamais dans la production de liqueurs. Dans les années cinquante, quand le prix du sucre est devenu plus abordable, les femmes ont commencé à macérer quelques plants de génépi dans l'alcool et à le mélanger avec de l'eau sucrée. Elles faisaient ainsi « le génépi », une liqueur dense, jaunâtre, donnant sur le vert. Elles le conservaient dans une bouteille récupérée et le géraient personnellement avec parcimonie. Quand elles avaient des visites, elles sortaient la bouteille d'un air complice : « *Volèi-vo eun tsiquet de dzerepi que n'i fèi mé ?* »¹⁰, demandaient-elles aux visiteurs. Comment pouvait-on refuser ? On raconte d'une ménagère qui après avoir servi le petit verre de génépi, tout en avançant dans la conversation, veillait des yeux les réactions du visiteur. Celui-ci, après avoir soulevé le verre, l'avait reposé sans le porter aux lèvres. La femme l'invita alors à boire, lui promettant un autre petit verre. Le visiteur, après s'être dérobé pendant un moment, trouva enfin le courage pour dire : « Madame, vous m'avez servi de l'huile ! ».

LES HARICOTS DANS LE NÉ

Mon petit fils de trois ans avait avalé une petite pièce de monnaie. Les parents s'étaient précipités aux urgences où les médecins ont certifié qu'il s'agissait bien d'une pièce de dix centimes, venant d'Espagne, et qu'elle était bien placée dans l'estomac, prête à sortir par les voies naturelles. La grande peur passée, j'ai eu l'occasion de raconter l'épisode curieux aux uns et aux autres. Cela a sollicité quelques uns de mes interlocuteurs qui m'ont raconté quelque chose que j'avais déjà entendu, mais que j'avais oublié : le bébé du cousin de leur tante (ou de leur beau-frère), jouant avec de petits haricots (ou de petites pâtes) en a enfilé un dans le nez et l'a poussé autant qu'il a pu. Le danger, comme chacun sait, c'est que le haricot arrive au cerveau... Après de nombreuses tentatives, n'arrivant pas à sortir le haricot, les parents ont porté le bébé à l'hôpital où les médecins, avec leurs instruments sophistiqués ont réussi à récupérer le haricot. Il existe aussi une version plus poétique dans sa conclusion : l'enfant n'a rien dit aux parents et a continué sa vie de bébé pendant plusieurs jours avec le haricot dans le nez, jusqu'à ce que une petite feuille (de haricot) a poussé hors de sa narine. Les parents ont vite compris et l'ont porté à l'hôpital où le problème a été résolu...

LES LÉGENDES DANS LE NOUVEAU CONTEXTE

En Vallée d'Aoste, bien qu'au prix de changements profonds, le francoprovençal a survécu à la crise de la société agropastorale qui l'avait moulé. Modifié dans son vocabulaire, dans sa grammaire et dans sa phonétique, il demeure cependant encore un parler pratiqué et distinct par rapport aux codes linguistiques dominants actuellement en Vallée d'Aoste. Les jeunes générations qui ont conservé la langue vivent cependant dans un contexte où la ruralité s'estompe. Le mode de vie se standardise de plus en plus sur le modèle citadin, voire italien. Les légendes rappelées dans la première partie de mon essai ne sont plus vraiment comprises. L'insolite et l'invraisemblable, l'écart par rapport à la norme, le sel même des légendes, ne sont désormais plus perçus et savourés que par ceux qui ont encore connu les bribes de la société d'antan, pratiquement par les générations nées avant les années quatre-vingts. Aux plus jeunes manquent les références culturelles nécessaires : la norme a changé. Ainsi, ces légendes ne seront probablement plus retransmises et abandonneront donc la littérature orale courante. Mais, d'autres légendes circulent depuis une vingtaine d'années au moins et ont pris leur place. Elles sont en syntonie avec les temps modernes et seront probablement un sujet de recherche de demain. J'en résume trois que j'ai eu plusieurs fois l'occasion d'entendre.

① La première est celle du mari qui sort en disant à sa femme qu'il va acheter des cigarettes et qui ne rentre plus à la maison. Cette idée a même été reprise par

Serge Gainsbourg qui en a fait une chanson pour sa femme, Jane Birkin ! Il faut reconnaître aujourd'hui que les couples qui se séparent avec un petit message envoyé par courrier électronique ou par sms, dit-on, démontrent un peu plus de courage et de franchise...

② La suivante se rapporte aussi aux relations de couple. Le mari rentre à quatre heures du matin après avoir fait la fête avec les amis. Il prend toutes les précautions pour ne pas déranger son épouse endormie, mais la femme se réveille quand il est en train d'enlever son pantalon pour se mettre sous les couvertures. Elle lui dit : « Tu te lèves déjà ? ». Et le mari répond : « Oui ! Je dois me rendre tôt au travail ! ». Et il se rhabille. Ce n'est vraiment pas le bon moment pour fournir des explications...

③ La dernière nous vient du milieu scolaire. C'est l'histoire du professeur sourd. On raconte qu'un lycéen lève son doigt en classe et demande, dans l'hilarité générale : « Monsieur, puis-je coucher avec votre femme ? » La réponse du prof peut varier, selon les versions : « Oui, mais ne perd pas trop de temps ! » ou encore « Non ! Nous irons tous après, lors de la récréation », ou bien « Non ! Il y en a déjà un autre... ». Et puis encore...



8 juin 2008. Rhêmes-Saint-Georges

(photo Alexis Bétemps)

NOTES

¹ Paru sur l'hebdomadaire *Le Mont-Blanc* du 12 juillet 1929

² TIZZANI Maria, « Le tradizioni della festa a Coazze », in *Effepi*, anno 1, numero 1, 1992.

³ BÉTEMPS Alexis, « L'orso in Valle d'Aosta », in *Bestie, santi e divinità. Maschere animali dell'Europa tradizionale*, a cura di Piercarlo Grimaldi, Museo della Montagna, Torino, 2003.

⁴ Associations de jeunes non structurées, ayant comme but l'amélioration socioculturelle et matérielle de leur communauté. Elles se sont épanouies au début des années septante et, pendant quelques années ont joui d'une certaine influence parmi la jeunesse d'extraction paysanne.

⁵ Sur la poussée des idées de mai 68, souvent mal digérées peut-être, mais criées avec enthousiasme, les jeunes valdôtains réclamaient alors le respect des droits des montagnards, traités comme de "bons sauvages", pour utiliser un euphémisme. C'était le moment où les transformations radicales qui porteront à la disparition progressive de la "civilisation alpestre" étaient en cours. À la manifestation participent donc d'une cinquantaine de jeunes, peut-être un peu plus, sympathisants de la gauche (PCI) ou des forces autonomistes, qui posaient les problèmes de la survie du peuple valdôtain au centre de leurs actions. Les manifestants étaient munis de panneaux qu'ils avaient préparés eux-mêmes. À titre d'exemple, voilà quelques textes : « On ne peut pas aimer la nature si on n'aime pas les gens » (Charvensod) ; « Qui exploite les hommes se sert des fleurs pour masquer ses péchés » (Doues) ; « Non à la réserve valdôtaine » (Montjovet) ; « Vous décidez de la vie des autres sans même écouter leurs opinions » (Gressoney) ; « Nous lutterons jusqu'à la fin pour un Parc Valdôtain » (Introd) ; « *Le Sèmpiolèn lutterèn !* » (Saint-Pierre) ; « Volete rispettare la flora e la fauna del parco senza rispettare la libertà dei valligiani » (Châtillon) ; « Parc National du Grand-Paradis : impérialisme italien ! » (Saint-Vincent) ; « Bourgeois : j'aime ma liberté plus que le chamois la sienne ! » (Saint-Nicolas) ; « Un pas après l'autre, toute excuse est bonne pour tuer notre culture » (Sarre) ; « Valdôtains, unis dans la lutte » ; « Salvare animali e fiori dimenticandosi dell'uomo è alienazione », « La popolazione di Villeneuve dice no ad un Parco che uccide la montagna assieme al montanaro » (Villeneuve) ; « *Valsavaèn, Entrolèn*, nous sommes avec vous » (*La Veilà* [groupe de théâtre] de Châtillon) ; « Ce n'est qu'un début : jusqu'à la libération du Peuple Valdôtain » (Saint-Vincent) ; « Etat italien : assez ! », « Ni Etat, ni Italie », « Framarince: perchèn non ti estingui ? » (Châtillon). Ce dernier slogan a tellement plu au directeur du parc, Framarin, qu'il a voulu se faire photographier à côté de la pancarte et de son auteur ! Si ce n'est pas l'imagination au pouvoir...

⁶ Ces deux exemples sont tirés de LETEY Alexis, « Histoire de loups », in *Le Messager Valdôtain*, 1953.

⁷ Pour les croyances liées aux serpents, voir PHILIPPOT Lidia, « Du serpent à la fée » in *Les êtres imaginaires dans les récits des Alpes*, Actes de la Conférence Annuelle du Centre d'Études francoprovençales, Imprimerie ITLA, Aoste, 1996.

⁸ J'ai essayé de résumer les nombreuses croyances liées aux serpents. Il faut tenir compte que chaque croyance évoquée est certifiée par des légendes bien articulées et détaillées.

⁹ Et ailleurs aussi. À Ypres, dans les Flandres, on fêtait le *kattspel*, la fête du chat. Cela dit pour qu'on ne pense pas que ces coutumes soient une spécialité exclusive des populations alpines, plutôt barbares, comme tout le monde sait....

¹⁰ « Voulez-vous un petit verre de génépi que j'ai préparé moi-même ? ».